

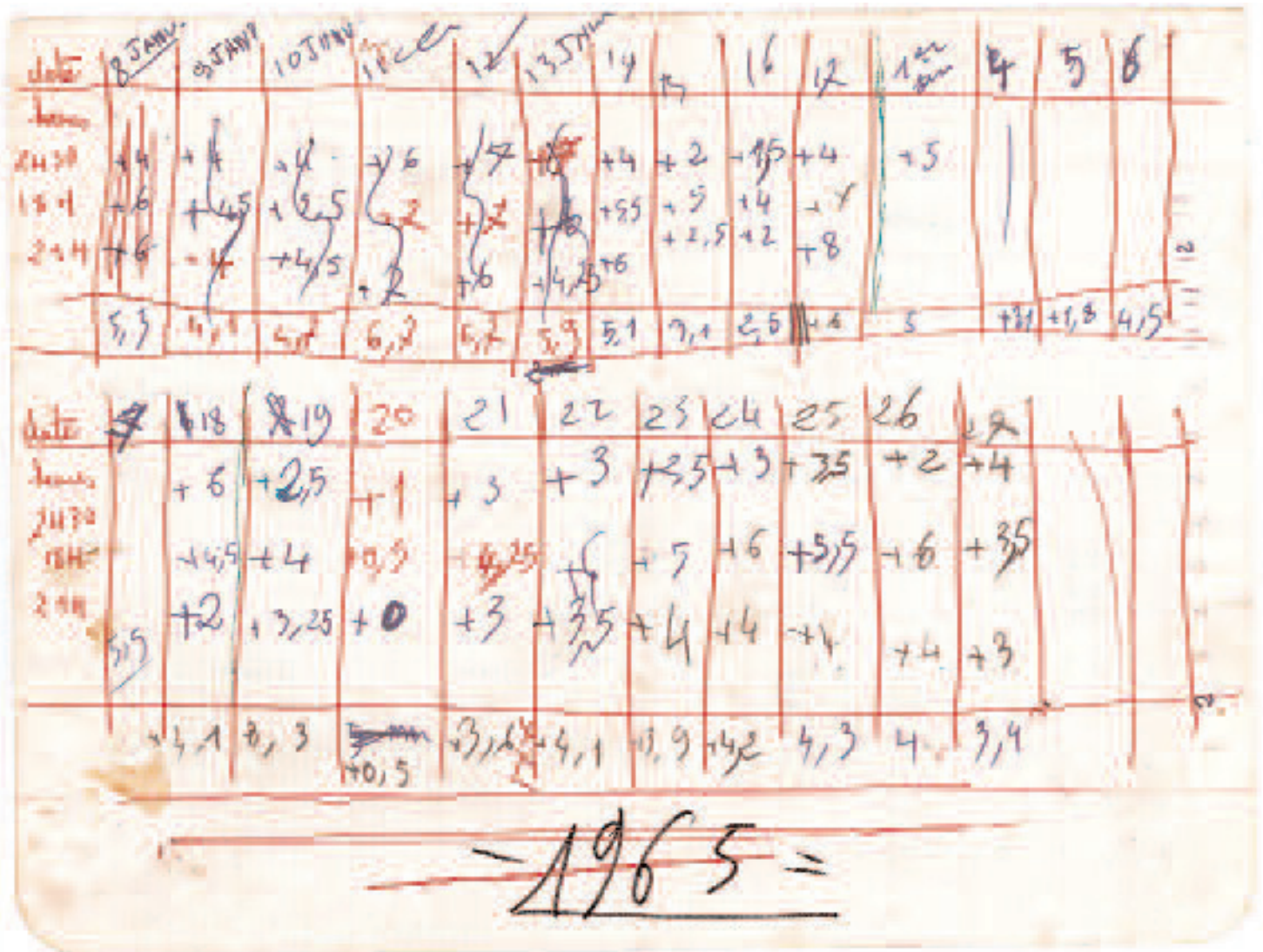
« Grasse 500 », station éphémère, il y a 50 ans.

Que faire lorsqu'on est jeune collégien, qu'on habite une grande maison perchée dans les collines de Grasse, 200 mètres au dessus de la ville ? C'est cet espace qui a bercé mon enfance. Le grand jardin qui entourait la maison a éveillé mon intérêt pour la nature et ma curiosité dès mon plus jeune âge. L'éloignement de la ville, la solitude ne me pesaient pas. Dans cette région où les jours de beau temps sont nombreux, c'est à l'extérieur que je passais la plupart de mon temps libre. Le soir lorsque je rentrais de l'école, j'allais au jardin voir si le bourgeon fermé la veille avait éclos, et ainsi je m'arrêtais d'une plante à l'autre à la manière d'une abeille butinant les fleurs de ci, de là.. J'en avais sélectionné plusieurs, et je suivais leur développement au fil des jours. La vue magnifique sur la plaine qui conduit à la mer m'offrait tout le littoral de Cannes jusqu'à Nice. Elle m'était tellement familière que je n'y prêtais plus attention. Et pourtant tous les visiteurs que nous recevions s'attardaient quelques minutes pour emplir leurs yeux de ce délicieux paysage. Ce jardin d'Eden qui a accompagné mes années de jeunesse a été le témoin de mes premières passions. D'abord le train électrique et le meccano ont forgé mon esprit scientifique et imaginaire, puis l'enseignement scolaire apporta le support

nécessaire à ma troisième passion, celle du temps et du climat. Aujourd'hui cinquante ans ont passé depuis mon premier « carnet d'obs ». Mes premières tentatives d'observateur avaient abouti à la création de feuilles de relevé d'observations que je remplissais chaque jour selon un protocole que j'avais élaboré. Comme l'aurait fait un chercheur, je progressais grâce à mon imagination. C'était pour moi, une vie très agréable.

A cette époque, le programme des cours des classes de sixième en géographie comprend une petite initiation à la météorologie. Cette période d'enseignement reçu durant la première moitié de l'année 1964 éveilla en moi le désir d'expérimenter ce que mon professeur m'avait enseigné. J'avais tout à portée de main. Devant la maison, une treille soutenue par de gros piquets en bois protégeait du fort soleil d'été une grande terrasse et une partie de la maison. Sur l'un des piquets mon père avait fixé un thermomètre face à la maison. La maison était exposée face au sud. De ce fait, le thermomètre se trouvait exposée au nord. Il ne voyait jamais le soleil, sauf tard le soir en été, à une heure où je ne le consultais pas. C'est avec ce thermomètre que j'ai commencé à regarder comment variait la température durant les chaudes journées de l'été 1964. Bien sûr je ne le savais pas, mais cette exposition répondait quasiment aux préconisations du Père Cotte qui recommandait de mettre le thermomètre contre un mur exposé au nord. Le piquet

Figure 1 : ma première feuille d'observation de la température à « Grasse 500 » en janvier 1965. Les observations à partir du 28 janvier sont sur une autre feuille.



en bois était suffisamment large pour bien protéger le thermomètre de l'échauffement du soleil. Trouvant mes premières expériences intéressantes, j'ai voulu en savoir un peu plus. Quelle était la moyenne annuelle de la température du lieu où j'habite ? Une moyenne annuelle se calcule sur une année, et une année ne commence pas au milieu du mois d'août. C'est le raisonnement que j'avais tenu à l'époque. D'où ma première grande décision : commencer le premier janvier 1965 à relever tous les jours la température de ma terrasse.

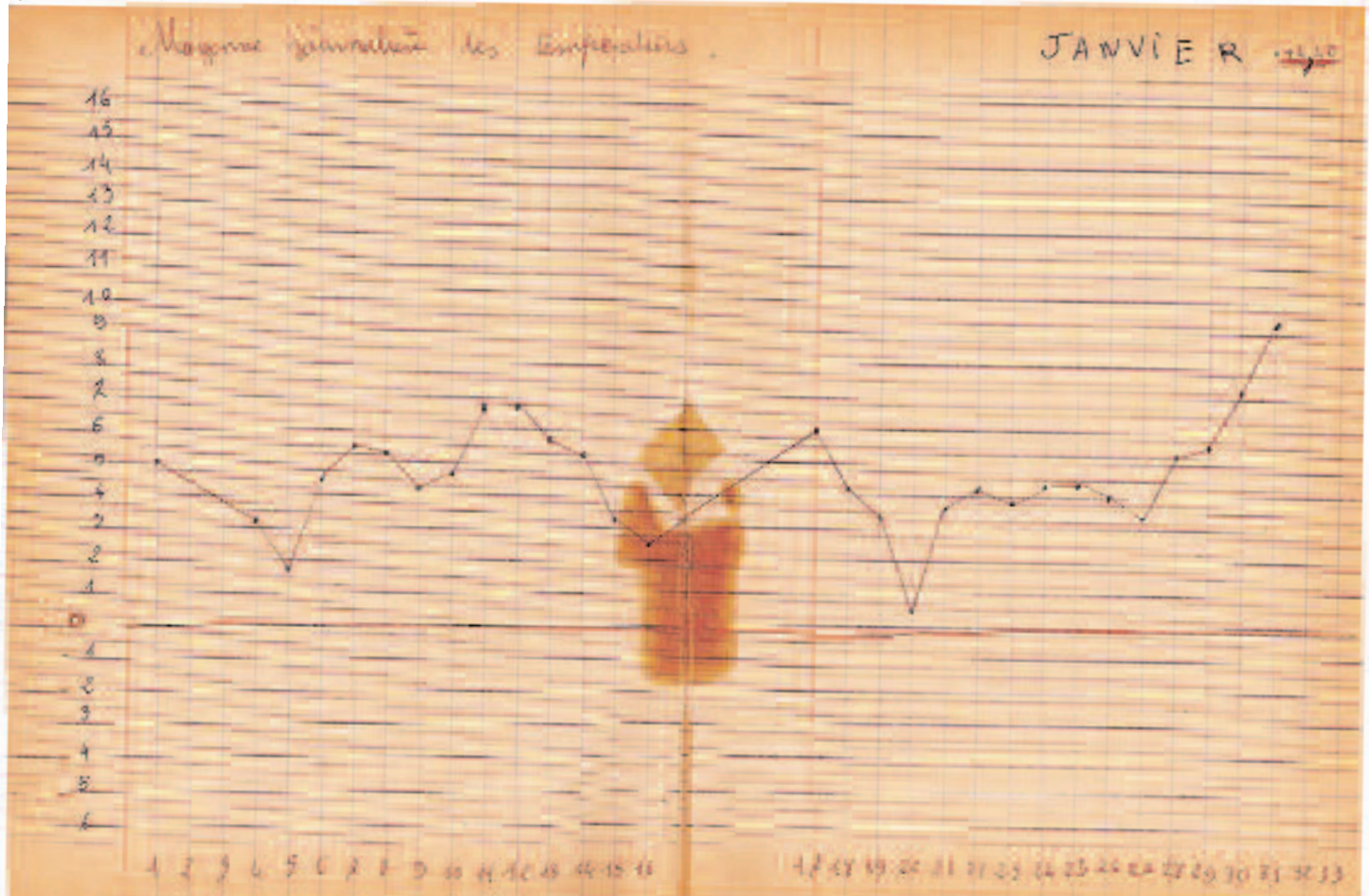
L'automne arriva, l'école reprit et je ne parlais plus de météo. Sauf que mon rendez vous bien ancré dans ma tête, fut à nouveau d'actualité durant les vacances scolaires de Noël où je commençais à imaginer l'organisation de mes observations. Très vite je compris que le plus simple était de faire comme une sorte de tableau où chaque jour était inscrit dans une colonne. Combien de fois par jour noter la température ? J'ai rapidement répondu à cette question en calant les heures d'observation d'après mon mode de vie : le matin avant de partir à l'école à 7h30, l'après midi en rentrant de l'école vers 18h et enfin le soir avant de me coucher aux alentours de 21h. Souhaitant relever la température quatre fois par jour, se posait la difficulté de la température de midi, car demi-pensionnaire, je n'étais pas à la maison à ce moment. Plutôt que de solliciter une tierce personne qui n'aurait pas assuré la continuité des relevés ce qui aurait occasionné des trous dans ma série de température et de ce fait perturbé le calcul de la moyenne, j'ai préféré me passer de l'observation de midi et me contenter de trois observations quotidiennes. C'est ainsi que le premier janvier 1965 à 7h30 j'étais sur la terrasse et notais ma première température. Sans tarder une première

difficulté apparut. La feuille sur laquelle je notais les relevés de températures que je rangeais dans un tiroir s'était coincée au fond du tiroir. Le lendemain au moment de noter mon observation je ne la retrouvais plus ! De suite j'en ai pris une nouvelle sur laquelle les observations commencent le 8 janvier (figure 1). Le graphique de janvier (figure 2) est presque complet. Seuls les 2 et 3 janvier manquent, jours passés en famille à Antibes. A part ces deux dates là, les observations du début du mois ont bien été retrouvées et prises en compte. Après ce départ chaotique, tout est rentré dans l'ordre et la suite des observations est bien continue tout au long de l'année.

Fin janvier, poursuivant assidument et sans relâche mon travail de jeune météorologiste, je complète mes observations avec celle du temps sensible et du vent (direction uniquement). La girouette, construction personnelle en bois, était placée dans un endroit assez dégagé du jardin. Après quelques semaines d'observations, je prends du recul sur mes observations et regardant cet ensemble, je fais le constat suivant : un vent de nord le jour J est suivi de beau temps le jour J+1 et un vent d'est le jour J est suivi de pluie le jour J+1. Rappelons que Grasse se situe dans le sud est de la France et que les perturbations méditerranéennes occasionnent du vent d'est. Ce jour là de fin février 1965, j'avais attrapé le virus, celui dont on ne guérit jamais : observer, réfléchir puis déduire le temps possible à venir.

Les mois qui suivirent ont vu s'étoffer les observations avec celles de la pression atmosphérique. Mais la grande évolution est l'adoption d'un codage personnel des éléments sensibles. Sur la feuille des relevés, une colonne de 1 cm de large étant réservée à chaque jour, il était difficile d'écrire en toutes lettres le type de temps par exemple. J'ai

Figure 2 : moyenne journalière des températures en janvier 1965 à « Grasse 500 »



donc listé les différents types de temps imaginés en commençant par le beau et en finissant par la pluie, puis attribué un numéro à chacun créant ainsi un codage personnel (figure 3). Il en a été de même pour la direction du vent. En ce qui concerne la force du vent, j'ai bien essayé de construire des moulinets, mais aucun ne m'a donné satisfaction.

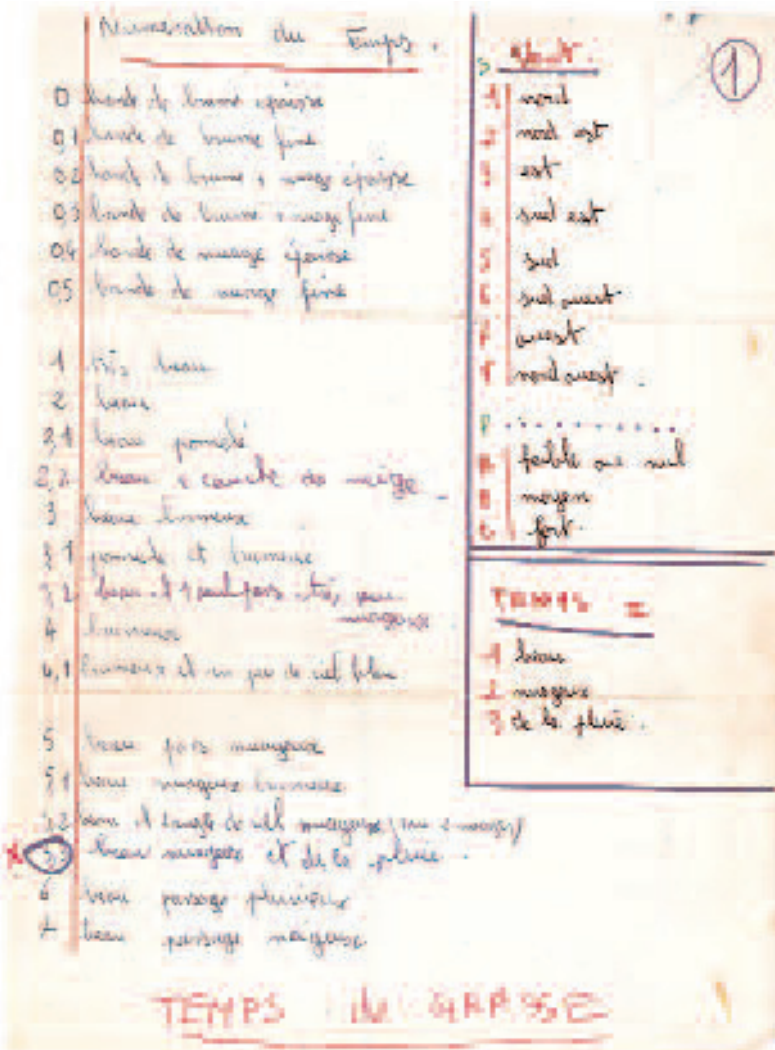


Figure 3 : Extrait du codage du temps : « numérotation du temps », début d'une table se terminant au numéro 25.

Les graphiques ne se firent pas attendre. J'avais de suite compris ce qu'apportait cette visualisation des observations. Chaque mois je représentais la courbe des moyennes journalières des températures (figure 4, celles du mois d'août) ainsi que d'autres paramètres sur des feuilles d'écolier. Et bien sûr la grande courbe des moyennes mensuelles, celle dont je rêvais depuis quelques mois.

J'ai toujours depuis le début de mes observations considéré le temps comme quelque chose de continu. Le partage du temps en semaines, mois, années est inventé par l'homme. Je passais outre ce découpage arbitraire, chaque jour succédant au précédent. D'où la coupure des feuilles d'observation à n'importe quel jour du mois, tout simplement à la fin de la feuille de papier. Par exemple la feuille de l'automne 1965 débute au 27 septembre (figure 5). Tout cela provient de mon imagination, car n'ayant jamais lu de livre sur la météo, les seuls rudiments en ma connaissance provenaient des cours de géographie de l'année précédente.

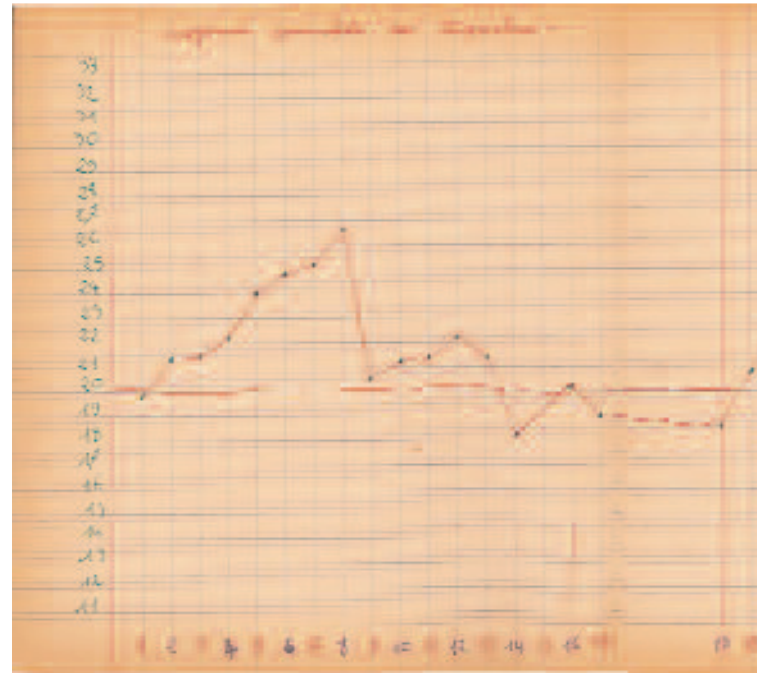


Fig 4 : moyennes journalières des températures en août 1965 à « Grasse 500 »

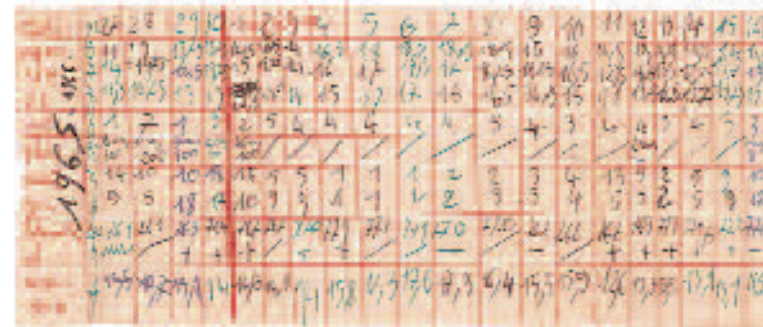
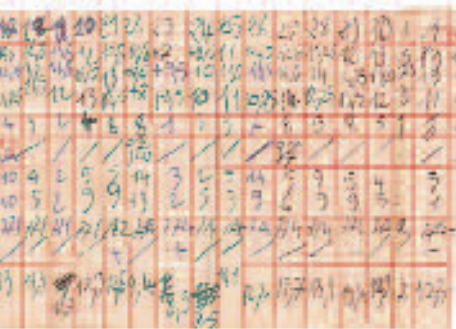
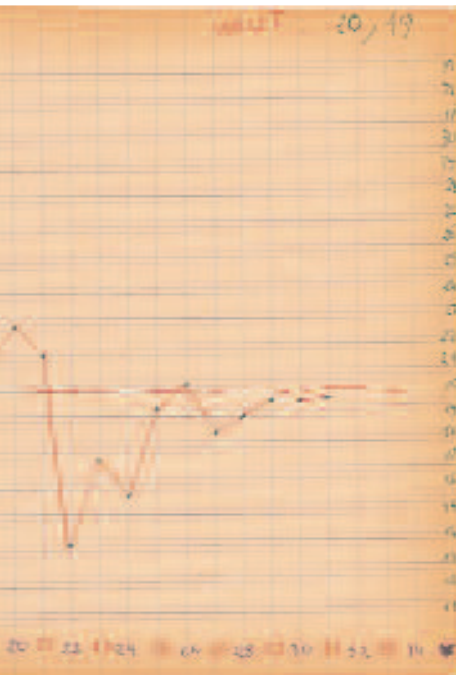


Figure 5 : observations en septembre/octobre 1965 à « Grasse 500 »

A la fin de l'année 1965, souffrant de coqueluche, ce sont mes parents qui allaient relever la température trois fois par jour. C'était important pour moi car je voulais connaître la moyenne annuelle du lieu d'habitation et je n'imaginais pas un « trou » de quelques semaines. Finalement, j'ai réussi mon objectif et j'obtiens la valeur de 11,956666666, valeur qui contient plusieurs chiffres après la virgule (figure 6). A cette époque, tous les chiffres me semblaient significatifs, ce qui n'est pas choquant pour quelqu'un qui n'a pas de notion sur les incertitudes. Cette moyenne annuelle de presque 12°C correspond à la moyenne des trois observations quotidiennes (7h30, 18h et 21h) à Grasse, altitude 500 mètres pour l'année 1965 (figure 6).





En 1967, mon père ayant eu une promotion, nous avons déménagé en août vers Mâcon (Saône et Loire), où je ne surprendrai personne en disant que je me suis empressé de poursuivre mes observations dans ce nouveau lieu. Je n'avais plus de jardin, mais un balcon bien orienté. Ainsi, "Grasse 500" aura duré deux ans et demi, le temps de découvrir que la machine atmosphérique n'est pas si simple.

Pour finir, deux petites anecdotes

Vive les météo

Lorsqu'en 1971 j'intègre les classes préparatoires du Lycée Masséna à Nice, très vite j'ai reçu le titre de bizut météo. Dès le lundi, la question du temps pour le week-end à venir les chagrinaient et la question de savoir s'il y aurait du soleil ou pas m'était maintes fois posée. Et cette année là, durant l'automne, souvent, le soleil se réservait la part de la semaine et la pluie celle du week-end.

L'automne était la période du bizutage pour les nouveaux comme moi. De mon côté, je faisais courir le bruit qu'en cas de bizutage, il ne ferait pas beau le week-end, catastrophe pour eux.

Un midi, revenant de la cantine, je pénètre dans mon dortoir et, surprise, je vois une chaise posée sur mon lit. Tiens, c'est le ménage qui n'a pas remis la chaise à sa place, me dis-je. En fait, pas du tout. Cette chaise avait été volontairement mise sur le lit du bizut météo, lit à ne pas toucher ! Tous les autres lits du dortoir étaient en portefeuille, sauf un.

Finis le temps où les météo étaient châtiés. Ils sont maintenant bénis.

Front polaire près de vous ?

Quelques années plus tard, je me trouvais à l'ENM à Bois d'Arcy pour suivre les cours de météorologie enseignés dans cet ancien fort de Saint Cyr avant que l'ENM ne soit transférée à Toulouse.

Aussitôt les cours terminés, le repas suivait. Ainsi, le temps libre du soir commençait dès 18h30. Ces grandes soirées étaient l'objet d'occupations très intenses : la découverte des souterrains du Fort de Saint Cyr. Par équipe d'une dizaine, ils partaient munis de lampes, de cordes et d'échelles à la découverte des labyrinthes inconnus. Ce n'était pas mon truc. Je préférais passer la soirée dans la salle de cours à lire ou à reprendre les cours des jours précédents.

Peu de temps avant mon entrée à l'ENM, je m'étais abonné au BQR (bulletin quotidien de renseignements). Le hasard fit qu'un exemplaire de ce journal passa entre mes mains ce qui a suscité la souscription immédiate à ce journal. Chaque jour je recevais cette feuille de papier A3 pliée en deux sur laquelle l'on pouvait voir les cartes de 6h et 18h pour l'Europe. Regarder les centres d'action, les fronts etc. me fascinait et m'occupait.

Un soir, penché sur une carte, seul dans la salle de cours de l'ENM, voilà qu'une équipe rentrant de sa folle expédition, voyant de la lumière dans ce lieu s'introduit dans la classe et me demande si ça va. Penché sur les cartes de la veille, je devais avoir l'air très absorbé et préoccupé. Après les avoir rassurés sur mon état, je leur commente la carte et leur signale le passage d'un front polaire sur la région parisienne. En conclusion, je leur dis qu'il va faire froid dans les prochains jours. La soirée se termine ainsi, chacun vacant à ses occupations.

Les jours suivant, un membre de l'équipe attrape un bon rhume. Vous imaginez la suite.... Depuis ce jour là, il m'appelle « front polaire ». Et très rapidement, c'est tout l'ENM qui ne m'appelait plus que sous ce pseudonyme.

MICHEL BEAUREPAIRE

† Figure 6 :
la courbe
des moyennes mensuelles
de températures
pour l'année 1965
à « Grasse 500 »

Figure 7 :
Le Fort de saint Cyr
en 1973,
la salle des cartes

